

que ne manqueront pas d'exploiter, à titre de comparaison, bien des archéologues fouillant dans ces provinces orientales du monde romain. Jean Ch. BALTY

Antoine HERMARY, Martin SCHMID, avec une contribution de Jean-Claude BESSAC, *Amathonte VII, Le temple de l'Aphrodite chypriote*. Athènes, École française d'Athènes, 2020 (2021). 1 vol. broché, 29,7 x 21 cm, 354 p., 426 fig. n/b et couleur, 2 planches en couleurs, 1 plan hors texte (ÉTUDES CHYPRIOTES, 21). Prix : 60 €. ISBN 978-2-86958-463-1.

L'acropole d'Amathonte doit sa notoriété aux vases de calcaire monumentaux d'époque chypro-archaïque qui y furent découverts au début des années 1860 et à l'entrée au Louvre du plus complet d'entre eux, en 1866, à la suite de la mission de M. de Vogüé. Entre 1976 et l'an 2000, l'École française d'Athènes y a mené une vingtaine de campagnes, travaux dont rendent compte plusieurs rapports préliminaires parus dans le *BCH*. Dès le milieu du VIII^e s. av. J.-C., l'acropole a abrité un important sanctuaire consacré à la « Grande Déesse », assurément Aphrodite *Kypria* à partir de la fin du IV^e s. av. J.-C. (dédicaces d'Androklès, le dernier roi d'Amathonte), mais ses aménagements successifs ont été occultés par la construction au tournant des VI^e-VII^e s. d'une église et d'une cour à portiques dotée de citernes. L'étude des rares vestiges enfouis ayant survécu à cette réaffectation du sanctuaire païen (grotte, *bothros*), ainsi que celle du mobilier conservé et des matériaux réemployés dans le complexe paléochrétien a néanmoins permis d'en restituer l'histoire durant plus d'un millénaire. Un premier ouvrage publié en 2006 par Sabine Fourrier et Antoine Hermary, *Amathonte VI. Le sanctuaire d'Aphrodite, des origines au début de l'époque impériale*, en présentait les principaux témoignages archéologiques antérieurs au tournant de l'ère (AC 82 [2013], p. 641-642). Ce nouveau volume est consacré à un temple romain construit dans ce sanctuaire dans le dernier quart du I^{er} s. et entièrement démantelé à l'époque byzantine. L'ouvrage, solidement charpenté, est organisé en quatre chapitres clairement délimités : après l'historique des fouilles et des études et la présentation de la chronologie du temple par A. Hermary (p. 13-28), M. Schmid assure la plus grosse partie du volume avec une étude architecturale exemplaire du bâtiment, comprenant une description des vestiges conservés *in situ* et en remploi, des propositions de restitution d'une grande clarté, une étude des tracés régulateurs et de la métrologie de l'édifice (p. 29-214) ; suivent une étude technique de la production et de la mise en œuvre des blocs par J.-C. Bessac (p. 215-267) et un chapitre analytique, comparatif et conclusif comprenant en particulier une étude approfondie des chapiteaux locaux « nabatéens » du temple par A. Hermary (p. 269-301). Les questions architecturales dominent, servies par d'excellents relevés et une présentation élégante des états restitués. Le bâtiment prostyle tétrastyle de c. 32 m sur 15,12 m reposait sur une crépis à trois degrés ; il était accessible par un escalier axial de la largeur de l'entraxe central du portique de façade, construit en débord de plus de 2 m devant elle. La construction en calcaire local recourait à un ordre associant des chapiteaux chypriotes de type nabatéen à un entablement de tradition ionique (en élévation externe comme interne, avec frises à trois fascas, étrangement de hauteur décroissante du bas vers le haut). Pour la restitution volumétrique, la présence d'un opisthodomé peu profond (2,38 m) et celle

supposée d'une crypte sous l'angle nord-est de la *cella* orientent M. Schmid vers des modèles levantins (Syrie et Liban) et la restitution d'un *adyton* surélevé (commentaire p. 197 ; coupe longitudinale p. 198, fig. 326). Malheureusement, en dehors d'un plan coté, de la photographie d'un négatif interprété comme niche à proximité du départ de cet escalier d'accès supposé à la crypte et d'un négatif de pithos à son aboutissement (p. 273, fig. 381-382), les données archéologiques ne sont pas clairement exposées ; elles ne permettent pas de vérifier la datation de ces structures et d'exclure *a priori* l'utilisation – par ex. comme cellier –, voire même le creusement de cet espace à une date postérieure à la fin de l'utilisation du bâtiment comme temple aux ^v^e-^{vi}^e s. (p. 10) ; sans doute la question sera-t-elle éclairée par la publication annoncée de cet état tardif de l'édifice. Par ailleurs, en raison d'une double possibilité de largeur de fondation du mur séparant le *pronaos* de la *cella* (1,70 m ou 2,18 m), M. Schmid propose deux hypothèses de restitution de son élévation, de part et d'autre de la porte principale (p. 168) : soit des massifs pleins, ou pourvus de niches ou d'un escalier étroit (hypothèse 1), soit des massifs creux pourvus d'escaliers permettant d'accéder à un espace situé au-dessus de la porte (hypothèse 2) ; ce sont ici encore des exemples proche-orientaux qui sont sollicités, lesquels pourraient d'ailleurs, comme dans le temple de Zeus de Jerash, appuyer l'hypothèse d'un escalier unique. La date de construction du temple paraît fermement établie vers la fin des années 70 par un dépôt de fondation (trois deniers d'argent frappés entre 69 et 74), son achèvement étant sans doute intervenu dans les premières années du ⁱⁱ^e s. d'après un rare lambeau de sol conservé ; A. Hermary considère que l'initiative est antérieure au séisme qui détruisit Amathonte en 77/78 et veut y voir un hommage volontaire des Flaviens à la Grande Déesse chypriote, en écho à l'oracle du sanctuaire d'Aphrodite de Palaepaphos annonçant à Titus en janvier 69 leur accession au pouvoir (Tacite, *Hist.*, II, 4 ; Suétone, *Titus*, V, 1). De fait, des (re)-constructions sont également attestées à cette époque tant dans le sanctuaire d'Aphrodite de Palaepaphos que dans le temple d'Apollon Hylatès à Kourion ; sans doute les deux explications – intention politique et reconstructions nécessitées par les destructions de 77/78 – ne s'excluent-elles pas : la crépis du temple d'Amathonte repose elle aussi par endroits sur des vestiges arasés et les rares tronçons de maçonnerie conservés *in situ* intègrent çà et là des remplois (fig. 19). J.-Cl. Bessac insiste de son côté sur la très haute maîtrise technique requise pour tailler un chapiteau strictement géométrique de type nabatéen, les éventuels défauts du chapiteau corinthien traditionnel pouvant être selon lui habilement occultés par le « sculpteur ornemaniste » (p. 262). De son côté, au terme d'une analyse approfondie des caractéristiques décoratives du temple d'Amathonte – *e.g.* les chapiteaux « nabatéens » et les colonnes de façade bipartites, au tiers inférieur taillé en facettes et aux tambours supérieurs rudentés – et sur base d'un appareil comparatif étendu aux autres sanctuaires romains de Chypre (Salamine, Kourion...) et à l'architecture ptolémaïque, A. Hermary conclut à une ambiance architecturale qui, bien que d'époque flavienne, renvoie nettement à la tradition lagide. D'autres vestiges d'époque romaine fouillés à proximité du temple sont évoqués en annexes, un petit *naos* (bâtiment XI) contigu au temple (p. 303-316), étudié et restitué par M. Schmid, et diverses structures d'interprétation quasi désespérée à l'est du temple (escaliers, espaces d'offrandes ou de banquets) intégrant les fameux grands vases en pierre d'époque chyro-archaïque, et contemporaines de la « Maison sud » (bâtiment IX) discutée dans le volume de 2006, sont présentées à sa suite (p. 317-321).

Il semble que le *naos* XI succède fonctionnellement au bâtiment VIII dont les vestiges arasés sont visibles entre le *naos* et le temple, séquence qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'environnement proche du temple romain de Yanouh (Liban). Avec cette excellente monographie, A. Hermary et M. Schmid livrent une contribution importante à l'étude de l'architecture religieuse romaine de l'île qui restait jusque-là peu connue et font ainsi honneur à la longue tradition archéologique française en terre chypriote. Qu'ils en soient chaleureusement remerciés.

Laurent THOLBECQ

Daniel LOHMANN, *Das Heiligtum des Jupiter Heliopolitanus in Baalbek, die Planungs- und Baugeschichte*. Rahden, Marie Leidorf Verlag, 2017. 1 vol. relié, 274 p., 196 figures, 30 planches, CD. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 38). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-668-6.

Le sanctuaire de Jupiter héliopolitain de Baalbek compte parmi les ensembles architecturaux les plus spectaculaires du monde romain, sa démesure expliquant à elle seule les deux siècles nécessaires à sa construction. L'édification dans son téménos d'une basilique chrétienne, la transformation partielle de cet immense ensemble en forteresse médiévale puis les travaux de démantèlement et de restauration menés sur le site à l'époque mandataire en ont tout à la fois conservé et altéré de nombreux éléments originaux. Son analyse architecturale globale est donc un défi, relevé ici par l'architecte Daniel Lohmann qui a repris à nouveaux frais la description et les mesures du bâtiment ; cette tâche a été réalisée durant sept campagnes (2006-2011), dans le cadre de travaux de réévaluation des fouilles anciennes de Baalbek menées par le DAI. Une telle étude architecturale est d'autant plus complexe que, comme souvent dans les grands ensembles, les données archéologiques sont très ponctuelles ; elles sont certes relativement nombreuses dans ce cas précis mais restent sous-exploitées étant, pour une grande part, inédites, inaccessibles ou perdues. L'étude est heureusement complétée par l'exploitation d'archives inédites de A. von Gerkan et D. Krencker (p. 36-37), et l'interprétation de nouveaux sondages menés en 2007-2008 et 2010 qui ne sont hélas – et on le regrettera vivement – pas documentés dans ce volume (stratigraphies, mobilier). Une telle étude ne peut du reste se concevoir sans une analyse poussée du décor architectural, laquelle a été menée indépendamment de ce travail par Holger Wienholz, auteur entre autres d'une thèse portant sur le décor du temple proprement dit (*Die Architekturornamentik des Jupitertempels in Baalbek*, Berlin, 2017) accessible en ligne ; l'auteur indique que ces travaux sont partiellement exploités ici (Introduction, p. 2) mais leur détail n'est pas non plus présenté. Ajoutons enfin que le contexte spécifique de l'archéologie libanaise n'aide pas, les fouilles des années 1960-1970 accompagnant les lourds travaux de restauration engagés par H. Kalayan à Baalbek n'étant pas documentées, la guerre ayant par ailleurs considérablement perturbé le processus d'analyse et de publication des données. L'étude architecturale très minutieuse de D. Lohmann constitue donc un jalon important, décisif en plusieurs points, mais ne résout pas l'ensemble des problèmes posés par cet édifice hors norme. – Le sanctuaire a fait l'objet de recherches nombreuses dont l'auteur synthétise les apports dans un très stimulant chapitre abondamment illustré et qui a déjà valeur de programme (p. 5-48) ; il y dégage les motivations spécifiques des voyageurs et des architectes qui, depuis les recherches